

L'infinie expansion de l'urbain nous oblige à repenser la façon dont on veut vivre dans les villes. Notre univers est désormais une superposition d'infrastructures complexes, dont le fonctionnement quotidien n'est rendu possible que par l'omniprésence de la technologie. Celle-ci, si elle nous rend tous les services, n'en est pas moins devenue une composante autoritaire de notre vécu, nous forçant à nous adapter à de nouvelles pratiques de l'espace où nous nous sentons de plus en plus passifs, et de moins en moins acteurs. Les villes et les bâtiments se sont peu à peu affranchis du climat, de la géographie, du temps et des saisons qui passent, des cultures spatiales... La ville a fini par nous couper d'une nature vivante avec laquelle l'homme cohabitait depuis toujours. Chacun ressent la pression d'un univers artificiel, qui paraît tout autant rempli de contraintes que de potentialités. Utile mais envahissante déesse de la modernité, la technique a fini par devenir une source d'anxiété. Le lien physique et sensoriel entre l'homme et la ville est passé à la trappe du progrès.

La science et la technique ont longtemps été des instruments d'émancipation et de liberté pour le citoyen. La ville est, depuis des siècles, le lieu qui a favorisé le développement de l'expression culturelle de la communauté, la fabrication et la transmission des savoirs, le perfectionnement des techniques de production et d'échanges. La naissance des villes est marquée par le besoin de se protéger des caprices inquiétants d'une nature hostile et imprévisible. Mais avec l'exigence toujours plus grande d'autonomie par rapport aux conditions naturelles, l'ère de l'équilibre a cédé la place à celle de la performance. Notre recherche insatiable de confort se paie au prix fort. En se perfectionnant la technique s'est insinuée dans le moindre repli de nos vies quotidiennes ; en se rendant indispensable la servante est devenue maîtresse. La situation s'est inversée ; la nature, autrefois ennemie, est maintenant devenue un bien précieux à absolument préserver, alors que, ne serait-ce que par la prise de conscience des enjeux environnementaux, l'univers urbain est entré dans un temps de doutes et de critiques.

Dans sa volonté de contrôle absolu des ambiances, la ville fonctionnelle s'est mise hors contexte, dupliquant mondialement les mêmes situations urbaines, tenant à l'écart toute improvisation possible : la ville sans qualité est partout, la possibilité d'appropriation des habitants nulle part. L'artificiel s'interpose en tous lieux, compromettant tout contact possible avec la nature. Le vécu du citoyen ne peut alors que s'appauvrir et se banaliser. Il lui semble que le monde ne peut plus se voir qu'au travers de la vitre à jamais close d'une pièce climatisée ou du hublot d'un train de banlieue. Il est grand temps d'ouvrir la fenêtre et de réconcilier l'homme métropolitain avec ses sensations, d'élargir ses capacités de perception, de réinventer le plaisir de vivre en ville. Il n'y a aucune raison pour que le pouvoir de la technique continue de s'exercer au détriment d'une expérience sensible de la ville. L'architecte peut redéfinir le rôle et la place de l'innovation en prenant la question des sens au sérieux.

Aujourd'hui c'est un nouveau contrat entre nature et technique qu'il faut inventer, un contrat où l'expérience de l'homme urbain est la valeur centrale.

S L'enjeu est de retrouver l'expérience sensorielle de la ville parce que celle-  
C ci est essentielle pour l'accomplissement réussi de toute vie humaine. Les  
S sens, les gestes, la possibilité pour chacun de s'impliquer, de s'appropriier  
les situations, sont autant d'éléments constitutifs d'un projet humaniste  
contemporain. Le contrôle complet des environnements construits doit  
laisser la place à des systèmes techniques ouverts, qui permettent d'être  
reconfigurés, personnalisés, mis en veille et réactivés à volonté. A la place  
des enveloppes étanches qui ont fait des bâtiments des objets autistes et  
figés, il faut créer des entre-deux non complètement déterminés, improviser  
des marges propices à toutes sortes de scénarios, mêler de façon subtile les  
temps privés et collectifs.

L'urbanisme de géométrie, qui planifie la ville comme une grille structurelle  
uniforme et sans limite, doit disparaître au profit du micro-urbanisme, une  
conception de la ville attentive aux situations. Bref, à toutes les échelles  
il est temps que nous repensions le rôle de l'architecture comme un moyen  
d'alléger la pression, de redonner à chacun la possibilité d'avoir une  
expérience singulière, riche et sensible de la ville.

Nous ne pouvons envisager le futur qu'en terme de changement et d'invention.  
Ma conviction est que la situation actuelle, malgré les multiples crises  
globales -et peut être même à cause d'elles- offre des opportunités aux  
créateurs de repenser en profondeur le lien qui unit technique, architecture  
et société. L'enjeu n'est rien moins que de créer les conditions pour que  
la planète urbaine soit un monde vivable à tous les sens du terme- divers,  
changeant, fécond, protecteur, rassembleur ; pour cela l'architecture doit  
être l'instrument d'une conception non oppressive des espaces, se servant de  
la technique comme un outil qui laisse à l'homme la toute première place, et  
faisant de la ville le lieu de l'expérience accomplie de l'individuation et de  
la vie collective.